

# POEMES POUR TOUS

quelques textes pour donner envie de  
rencontrer

Yves BONNEFOY

dans son recueil

"Ce qui fut sans lumière"

aux Editions Mercure de France

## LES ARBRES

Nous regardions nos arbres, c'était du haut  
De la terrasse qui nous fut chère, le soleil  
Se tenait près de nous cette fois encore  
Mais en retrait, hôte silencieux  
Au seuil de la maison en ruines, que nous laissions  
A son pouvoir, immense, illuminée.

Vois, te disais-je, il fait glisser contre la pierre  
Inégale, incompréhensible, de notre appui  
L'ombre de nos épaules confondues,  
Celle des amandiers qui sont près de nous  
Et celle même du haut des murs qui se mêle aux autres,  
Trouée, barque brûlée, proue qui dérive,  
Comme un surcroît de rêve ou de fumée.

Mais ces chênes là-bas sont immobiles,  
Même leur ombre ne bouge pas, dans la lumière,  
Ce sont les rives du temps qui coule ici où nous sommes,  
Et leur sol est inabordable, tant est rapide  
Le courant de l'espoir gros de la mort.

Nous regardâmes les arbres toute une heure.  
Le soleil attendait, parmi les pierres,

Puis il eut compassion, il étendit  
Vers eux, en contrebas dans le ravin,  
Nos ombres qui parurent les atteindre  
Comme, avançant le bras, on peut toucher  
Parfois, dans la distance entre deux êtres,  
Un instant du rêve de l'autre, qui va sans fin.

## LA TACHE D'ESPERANCE

C'est l'aube. Et cette lampe a-t-elle donc fini  
Ainsi sa tâche d'espérance, main posée  
Dans le miroir embué sur la fièvre  
De celui qui veillait, ne sachant pas mourir?

Mais il est vrai qu'il ne l'a pas éteinte,  
Elle brûle pour lui, malgré le ciel.  
Des mouettes crient leur âme à tes vitres givrées,  
O dormeur des matins, barque d'un autre fleuve.

UNE PIERRE

Viens, que je te dise à voix basse  
Un enfant dont je me souviens,  
Immobile comme il resta  
A distance des autres vies.

Il n'a pas rejoint au matin  
Ceux qui jouaient dans les arbres  
A multiplier l'univers,  
Ni couru à travers la plage  
Vers plus de lumière encore.  
Vois, pourtant, il a continué  
Son chemin au pied de la dune,  
Des traces de pas en sont preuves  
Entre les chardons et la mer.

Et près d'eux tu peux voir s'emplier  
De l'eau qui double le ciel  
L'empreinte des pas plus larges  
D'une compagne inconnue.

LA Foudre

Il a plu, cette nuit.  
Le chemin a l'odeur de l'herbe mouillée,  
Puis, à nouveau, la main de la chaleur  
Sur notre épaule, comme  
Pour dire que le temps ne va rien nous prendre.

Mais là  
Où le champ vient buter contre l'amandier,  
Vois, un fauve a bondi  
D'hier à aujourd'hui à travers les feuilles.

Et nous nous arrêtons, c'est hors du monde;

Et je viens près de toi,  
J'achève de t'arracher du tronc noirci,  
Branche, été foudroyé  
De quoi la sève d'hier, divine encore, coule.

LA RAPIDITE DES NUAGES

Le lit, la vitre auprès, la vallée, le ciel,  
La magnifique rapidité de ces nuages.  
La griffe de la pluie sur la vitre, soudain,  
Comme si le néant paraphait le monde.

Dans mon rêve d'hier  
Le grain d'autres années brûlait par flammes courtes  
Sur le sol carrelé, mais sans chaleur.  
Nos pieds nus l'écartaient comme une eau limpide.

O mon amie,  
Comme était faible la distance entre nos corps!  
La lame de l'épée du temps qui rôde  
Y eut cherché en vain le lieu pour vaincre.

LE MOT RONCE, DIS-TU

Le mot RONCE, dis-tu? Je me souviens  
De ces barques échouées dans le varech  
Que traînent les enfants les matins d'été  
Avec des cris de joie dans les flaques noires

Car il en est, vois-tu, où demeure la trace  
D'un feu qui y brûla à l'avant du monde  
-Et sur le bois noirci, où le temps dépose  
Le sel qui semble un signe mais s'efface,  
Tu aimeras toi aussi l'eau qui brille.

Du feu qui va en mer la flamme est brève,  
Mais quand elle s'éteint contre la vague,  
Il y a des irisations dans la fumée.  
Le mot RONCE est semblable à ce bois qui  
sombre.

Et poésie, si ce mot est dicible,  
N'est-ce pas de savoir, là où l'étoile  
Parut conduire mais pour rien sinon la mort,

Aimer cette lumière encore? Aimer ouvrir  
L'amande de l'absence dans la parole?

LA NEIGE

Elle est venue de plus loin que les routes,  
Elle a touché le pré, l'ocre des fleurs,  
De cette main qui écrit en fumée,  
Elle a vaincu le temps par le silence.

Davantage de lumière ce soir  
A cause de la neige.  
On dirait que des feuilles brûlent,  
devant la porte,  
Et il y a de l'eau dans le bois qu'on  
rentre.

textes de Yves BONNEFOY  
("Ce qui fut sans lumière")